

Colette GUILLONIN
Sexe, Race & Pratique
du pouvoir
L'idée de Nature
Paris : Cote - Femmes
1992 -

Le corps construit

Introduction

Il va de soi, et il est pourtant nécessaire de le rappeler, le corps est l'indicateur premier du sexe. C'est l'une de ses fonctions sociales que d'actualiser, de rendre visible ce qui est considéré comme la division fondamentale de l'espèce humaine : le sexe ; division fondatrice du système social et supposée implicitement devoir l'être de toute société possible.

« The category of sex is the political category that founds society as heterosexual. As such it does not concern being but relationship (for women and men are the result of relationships) [...] The category of sex is one that rules as « natural » the relation that is at the base of (heterosexual) society [...]. »

Monique Wittig¹

Autour de l'appareil reproducteur externe, femelle ou mâle, une construction matérielle et symbolique est élaborée, destinée à exprimer d'abord, à mettre en valeur ensuite, à séparer enfin, les sexes. Cette construction double un rapport social matériel qui n'a, lui,

1. Monique Wittig, « The Category of Sex », *Feminist Issues*, Berkeley, Californie, 1982, 2, n° 2.

rien de symbolique : celui de la division socio-sexuelle du travail et de la distribution sociale du pouvoir. Une telle construction fait apparaître comme hétérogènes l'un à l'autre, d'essence différente, les hommes et les femmes.

Ceci implique une intervention constante des institutions sociales tout au long de la vie des individus, intervention qui commence à la naissance, et probablement avant cette naissance elle-même, puisque depuis quelque temps il est désormais possible de connaître le sexe d'un enfant avant qu'il ne voie le jour. Et cette construction sociale est inscrite dans le corps lui-même. Le corps est construit corps sexué.

Les remarques qui suivent concernent des formes sociales propres aux sociétés industrielles, mais celles-ci reposent sur un mécanisme de différenciation physique qui, lui, est de plus vaste étendue et concerne l'ensemble des sociétés actuellement connues. En d'autres termes si le corps sexué ne l'est pas de la même façon, il n'en est pas moins *construit* (et non pas donné) dans les sociétés que nous connaissons aujourd'hui. Il n'est guère besoin de rappeler Margaret Mead qui, dès les années trente, insistait sur la diversité des impératifs, et même leurs contradictions, qu'imposent les sociétés à chaque groupe de sexe, alors même que toutes interviennent dans le sens d'une différenciation entre les femmes et les hommes. Et plus récemment, dans une perspective différente, Erving Goffman s'est attaché à l'analyse de la codification des signes sexuels différentiels². Ce ne sont pas partout les mêmes hommes et les mêmes femmes, cependant toujours il y a des « femmes » et des « hommes ». Et non pas simplement des femelles et des mâles.

Corps et conscience

L'hypothèse paraît admise dans toute société — où elle fonctionne comme fondement idéologique de la division sexuelle (qu'elle soit celle du travail, de l'espace, des droits et obligations, de l'accès aux moyens d'existence...) — que le corps humain ne peut être que

2. Margaret Mead, *Mœurs et Sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963 (éd. orig. 1935). Erving Goffman, « The arrangement between the sexes », *Theory and Society*, 4 (3).

sexué. Qu'il est sexué. Mais surtout qu'il ne peut pas ne pas être sexué, en vertu de quoi il convient d'intervenir dans ce sens. Car cette sexuation ne doit pas être si évidente qu'on le proclame puisque le travail de le rendre sexué, de le fabriquer tel, est une entreprise de longue haleine, commencée très tôt, à dire vrai dès les premières secondes de la vie, et qui n'est jamais achevée car chaque acte de l'existence est concerné et chaque âge de la vie introduit un chapitre nouveau de cette formation continue. Et que toutes choses acquises : réflexes, habitudes, goûts et préférences, doivent être maintenues soigneusement, entretenues méthodiquement par l'environnement matériel aussi bien que par le contrôle exercé par les autres acteurs sociaux. Cette « fabrication » ne se limite pas à des interventions purement anatomiques qui concernent la seule apparence du corps et ses réactions motrices mais, par le biais de ces pressions et incitations physiques, elle construit également une forme particulière de conscience.

La conscience individuelle, plus exactement la conscience propre d'un individu, celle de ses possibilités personnelles, de sa perception du monde, bref la conscience de sa propre vie, est déterminée par, et dépendante de, ces interventions physiques et mentales que pratique sa société. La continuité entre les conditions matérielles et les formes de la conscience est particulièrement marquée dans les appartenances de sexe. « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie » est le titre, explicite, de l'étude que consacre Nicole-Claude Mathieu à cette corrélation³.

De même les effets en retour de ces pratiques sur l'idéologie d'une société, sur son mode de pensée et son système d'appréhension du monde sont capitaux. Et si les femmes sont des objets dans la pensée et l'idéologie, c'est que d'abord elles le sont dans les rapports sociaux, dans une réalité quotidienne dont l'intervention

3. Nicole-Claude Mathieu, dans N.-C. Mathieu, éd., *L'Arraînement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Éditions de l'École des Hautes Études en sciences sociales, Paris, 1985. (Texte publié in N.-C. Mathieu, *L'Anatomie politique*, Paris, éd. côté-femmes, 1991. [N. d. E.]

sur le corps est l'un des éléments clefs⁴. Ces mêmes interventions jouent pour les hommes dans le sens de la construction d'un sujet, sujet de décision et d'intervention sur le monde, et tels ils sont donc dans la perception des choses propres à cette société.

Interventions directes sur le corps

Nous ne ferons que mentionner deux modes d'intervention majeurs dans la fabrication du corps sexué car aborder la question par leur unique biais tendrait à dissimuler des pratiques beaucoup moins visibles, on pourrait même dire largement *in-visibles* dans leur quotidienneté, de la formation d'un corps correctement inséré dans sa société comme corps de femme et corps d'homme. Et c'est à ces pratiques que nous nous attacherons. Néanmoins :

Interventions mécaniques (matérielles physiques)

D'une part nous rappellerons que les interventions mécaniques sur le corps, le plus souvent mutilantes, visent généralement le corps femelle, ou l'affectent de façon plus profonde. Il s'agit des modifications du corps par chirurgie, par usage d'outils, ou d'objets, modifications propres à induire et à maintenir certaines transformations corporelles. C'est le cas des mutilations sexuelles mais aussi des ouvertures d'orifices (oreille, nez, lèvres...) de la réduction de membres (pied) ou de leur rupture (main, jambe, cheville...), des transformations de parties du corps : cou par elongation, taille par constriction, tête par compression, etc. Ce sont pour la majeure partie d'entre elles des interventions que l'on peut appeler ultimes, et en tout cas définitives. Elles sont le révélateur spectaculaire (et pour la majorité d'entre elles, déchirant) d'une manipulation et d'un contrôle social du corps. Sa forme majeure est, comme le montre Paola Tabet *la manipulation de la reproduction elle-même*⁵.

4. Sur l'analyse de la corrélation entre relations sociales matérielles et idéologie dans les rapports de domination (et particulièrement dans les rapports de sexe) voir Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature », *supra* p. 11.

5. Paola Tabet, « Fertilité naturelle, reproduction forcée », *L'Arraînement des femmes...*, op. cit. En ce qui concerne les interventions sur l'anatomie sexuelle elle-

Cependant ces manipulations et contrôles sont plus diversifiés dans leurs moyens d'action en ce qu'ils peuvent inclure des objets amovibles, externes, qui interviennent sur la motricité ou la liberté du corps tels chaussures, entraves, corsets. Ces pratiques sont connues, sous une forme ou sous une autre, dans tous les groupes humains.

La mode, la présentation de soi-même et la morphologie

Nous ne nous arrêterons pas non plus à un phénomène, lui, au contraire, superficiel dans ses manipulations du corps et qui, au demeurant touche les deux sexes à peu près également, enjoignant des présentations différentielles du corps selon que l'on est femelle ou mâle : celui de la mode. Non pas seulement ni principalement les modes vestimentaires qui sont les premières à venir à l'esprit à l'énoncé du terme « mode ».

Pas davantage les maquillages ni les interventions superficielles diverses que sont les rajouts de couleur sur la peau, les modifications de la chevelure et du poil (épilations, rasages, perruques, teintures, défrisages et frisages...), le privilège et la mise en valeur de telle partie du corps (le torse, les fesses, l'œil, la main...), bref, les manières de présentation de sa personne.

On sait que le corps humain est extrêmement varié dans son allure, sa corpulence, son aspect anatomique, sa couleur, son grain de peau, ses cheveux, etc. et que les préférences d'une époque, d'un groupe social, d'un moment, élisent, choisissent une allure physique, un type musculaire, une couleur des yeux, de peau, une corpulence, comme étant le canon de la beauté et du souhaitable tant dans le type femelle que dans le type mâle, toujours soigneusement distingués et différenciés, et que l'on considère comme la réussite de leur état respectif.

Ces formes d'intervention sur le corps, destinées à actualiser et mettre en scène le sexe, l'une étant superficielle et modifiable et en effet destinée à l'être : la mode, l'autre au contraire profonde et irréversible qui modifie le corps à jamais, font bien partie de la

même dans la perspective d'un rapport social inégalitaire, cf. Sylvie Fainzang, « Circoncision, excision et rapports de domination », *Anthropologie et Sociétés*, Québec, 1985, 9, n° 1.

construction sociale du corps sexué et nous devons les garder sans cesse présentes à l'esprit. Car leur brutalité lorsqu'il s'agit de mutilations, leur banalité lorsqu'il s'agit de modes sont l'expression et l'emblème de la sexualisation sociale du corps. Mais elles ne sont qu'une partie, généralement reconnue et que personne ne met en doute, d'un fait social plus profond encore et dont la mise en œuvre est ininterrompue et dépasse infiniment ces deux formes d'actualisation.

La nourriture

La quantité et la qualité de la nourriture sont bien évidemment déterminantes dans la construction corporelle et l'état de santé dont jouit un individu. Or quantité et qualité ne sont pas identiquement distribuées entre les deux sexes. Si, d'abord, ces quantités et qualités sont dépendantes des ressources dont dispose une société ; si elles sont également variables selon les classes sociales à l'intérieur d'une même société, elles n'en sont pas moins en dernier ressort inégalement réparties entre les deux sexes.

Un certain nombre d'études se sont attachées à décrire les façons de nourrir l'enfant nouveau-né selon son sexe, tout comme le type de nourriture consommé par les adultes selon leur sexe. On sait, et depuis longtemps, que lorsque les enfants sont nourris au sein, les petits garçons le sont plus longtemps que les petites filles et ce dans un rapport qui va du simple au double : trois mois pour les unes, six mois pour les autres⁶. Chez les enfants comme chez les adultes la consommation de viande est plus élevée chez les hommes que chez les femmes. Et n'importe qui peut noter que le boucher taille des biftecks « pour les hommes », plus gros que ceux des femmes et des enfants, les « ménagères » en font la demande explicite si ce n'est pas le boucher qui le leur propose.

C'est un constat d'expérience courante et discernable quotidiennement avec un peu d'attention que, dans les restaurants populaires où les plats sont préparés d'avance, s'il y a une portion plus grosse de quoi que ce soit (viande, fromage, dessert...) cette

6. Irène Lezine, *Le Développement psychologique de la première enfance*, PUF, Paris, 1965. Sur la question de la nourriture voir le développement et les références bibliographiques de N.-C. Mathieu dans « Quand céder n'est pas consentir... », *ibid.*

part sera, à une table mixte, servie à un homme. Dans les sociétés rurales traditionnelles de l'Europe, les femmes, debout, servaient aux hommes, assis, les morceaux les meilleurs. Récemment un homme politique français de premier plan regrettait dans une interview cette société où les femmes étaient ce qu'elles devaient être. Lorsque enfin la quantité de viande est faible, elle va en priorité aux hommes, ce dont tous les enfants de famille pauvre, quelle que soit leur classe sociale — et quelle que soit leur société — savent très bien.

Comme c'est souvent le cas en Europe, dans certaines civilisations de chasseurs les femmes mangent les abats (les viscères de l'animal) alors que les hommes mangent la chair du gibier. Les abats sont presque partout considérés comme une nourriture réservée aux subalternes : esclaves, domestiques, femmes. Ces aliments sont généralement méprisés ou même craints car considérés comme malsains hors des couches sociales qui les consomment. D'une façon générale, ne plus, ne pas en consommer est considéré comme un signe d'ascension sociale, ou de délicatesse dans les goûts.

Nous rappellerons pour mémoire une autre forme d'usage sexué de la nourriture : celle de la consommation des excédents ou celle des nourritures les moins saines. Il s'agit incontestablement de l'un des effets de la domination des hommes sur les femmes, bien plus encore que dans l'occurrence précédente, car plus que de privation ou de préférence il s'agit de contrainte. Et elle n'est pas sans effets non plus sur la construction corporelle. Pour citer un exemple extrême, le lait excédentaire saisonnier dans certaines civilisations d'éleveurs en zone désertique est entièrement consommé par les femmes, bien au-delà de leurs besoins et de leur faim ; elles subissent ainsi une obésité saisonnière régulière et de considérables variations de poids, répétées dans un laps de temps court⁷.

La taille et la corpulence

Plus un pays a un niveau de vie élevé plus la taille se différencie entre les hommes et les femmes. Ou si l'on préfère moins un groupe

7. Y. Elam, *The Social and Sexual Roles of Hima Women : Nyabushosi Country, Ankole, Uganda*, Manchester, Manchester University Press, 1973. Je remercie Paola Tabet d'avoir attiré mon attention sur ce fait.

dispose de nourriture, moins les femmes et les hommes se différencient et sont proches en taille et en poids. L'égalité se fait en quelque sorte par la rareté, et contrairement à ce qu'on pourrait attendre c'est dans les pays où il n'y a pas de pénurie alimentaire que les femmes sont moins bien nourries que les hommes et non pas dans les pays de relative rareté. Dans les sociétés « abondantes », les individus mâles disposent d'une part protéique plus élevée qui leur assure une croissance plus marquée. Bien entendu tous les individus sont dans ces sociétés plus grands et plus lourds qu'ils ne le sont dans les sociétés pauvres, mais l'écart entre les sexes y est également beaucoup plus net. Déjà la classe sociale influence la taille : au cours de la première moitié du XX^e siècle, pour prendre un exemple, dans Paris *intra muros* l'écart de taille était de quelques centimètres, entre les conscrits qui venaient des arrondissements populaires de l'Est et ceux nés dans les quartiers bourgeois de l'Ouest. L'écart entre les sexes est plus important encore.

Dans les sociétés riches plus encore que dans les autres les femmes sont plus petites que les hommes, et leur corpulence comme leur développement musculaire est moindre. Les normes en matière de poids et de taille sont variables et il suffit parfois de traverser une frontière pour le voir. Dans les pays latins, les balances des pharmacies, destinées à peser les clients qui le désirent, affichent des tableaux indiquant le poids idéal pour une taille donnée, et bien entendu selon le sexe. Ces tableaux ne sont pas les mêmes selon que l'on est en France ou au Portugal par exemple. Ainsi le poids idéal d'une Portugaise est également celui d'un Français, mais la Française doit peser dix kilos de moins que le Français (ce qui est attendu...), mais par le même effet également dix kilos de moins que la Portugaise, ce qui est plus surprenant. (Quoique à tout prendre le revenu moyen étant plus élevé en France, les femmes en effet y doivent être plus légères que les hommes de façon plus marquée...). Il n'en reste pas moins que, quelles que soient ces variations, cet écart est considéré comme à la fois naturel, normal et souhaitable, faisant partie de l'ordre des choses.

Par ailleurs l'écart d'âge au mariage est généralement pratiqué, la plus grande jeunesse de la femme, de deux à quatre années si l'on en croit les statistiques, étant requise et allant de soi.

Donc, dans un couple la femme doit être plus petite, plus légère et plus

jeune que l'homme. Ceci nous apprend une chose d'importance : à savoir que les caractéristiques physiques requises d'un homme et d'une femme vont par définition vers la différenciation. Plus encore, l'hétérogénéité de chaque couple particulier, elle aussi requise, redouble ainsi les impératifs sociaux statistiquement appréhendables qui imposent un corps différent aux hommes et aux femmes.

Le corps pour soi. La motricité personnelle

La construction du corps repose sur des techniques diverses. Les injonctions verbales en sont l'une des composantes, mais importante. Des ordres (« fais ceci »), sont donnés constamment durant l'enfance et l'adolescence, de se conduire d'une manière déterminée propre au sexe auquel on appartient. Mais les interdictions (« ne fais pas cela ») également, vigoureuses ou répétées, ponctuent la conduite des enfants ou des adolescents. Les désapprobations (plus nuancées ou voilées) perdurent à travers la vie adulte, et de façon particulièrement marquée à l'encontre des femmes.

Les jeux de l'enfance, usage de l'espace, usage du temps

Ces injonctions ou interdictions concernent en premier lieu la façon de tenir son corps, régie par un code de la bonne et de la mauvaise tenue. Il ne s'agit pas tant des règles de politesse que d'une forme plus diffuse et plus profonde, un impératif de conformité à l'être des individus. Ce qui concerne les « façons » propres à chaque sexe de tenir son corps et d'en user, de le mouvoir dans la marche ou de le garder au repos, de le mettre en rapport avec les autres. Il y a des façons spécifiques de marcher pour les hommes et pour les femmes, tout comme il y a des façons spécifiques de s'asseoir, de tenir les jambes une fois que l'on est assis, une façon spécifique de saisir les objets au repos ou de les attraper au vol⁸.

8. Sande Zeig, « The Actor as Activator : Deconstructing Gender Through Gesture », *Feminist Issues*, 1985, 5, n° 1, où l'auteur décrit et analyse cette imposition différentielle de la gestuelle et en montre la possible reconstruction (et reconquête). Et également : Marianne Wex, *Let's Take Back our Space. « Female » and « Male » Body Language as a Result of Patriarchal Structures*, Hambourg, Frauenliteratur Verlag, Hermine Feen, 1979.

Attraper et saisir les choses est l'objet d'un apprentissage qui se fait à travers les jeux de l'enfance, les jeux de balle par exemple : ceux des garçons font intervenir les pieds et les jambes plus que les mains ; les filles dans leurs jeux propres ne font pratiquement jamais intervenir leurs pieds comme moyen de propulsion.

Ces jeux sont probablement l'un des premiers moyens, et l'un des principaux, de transmettre et d'imposer une tenue du corps particulière à chacun des sexes. Les jeux spécifiques que pratique l'un des sexes à l'exclusion de l'autre y contribuent (bien que certains jeux tout de même sont communs aux deux sexes, plus d'ailleurs dans le domaine mental que dans celui de l'exercice corporel). Ces jeux physiques aboutissent par exemple au fait qu'une fille ne donne pas de coups de pied, ni d'ailleurs de coups de poing, au contraire des garçons, et comme il est également requis des deux sexes de ne pas mordre ni tirer les cheveux, les filles se retrouvent sans défense cohérente dans les bagarres d'enfants, auxquelles au demeurant elles sont supposées ne pas participer. Mais plus encore que ces jeux spécifiques, *le jeu en soi*, ses circonstances, ses conditions sont déterminantes dans cette formation.

Jouer n'est pas une activité également répartie entre les deux sexes, et ce dès l'enfance. Si les filles et les garçons ont des jeux propres, cependant les uns jouent davantage que les autres. Par exemple *le temps* dont disposent les garçons pour se livrer au jeu est plus important que celui dont disposent les filles. Et de surcroît *l'espace* qui leur est ouvert, et dont ils usent librement, est considérablement plus vaste, sujet à moins de frontières et de limitations. Toutes choses qui ont des effets sur la tenue du corps, son aisance, son audace, l'amplitude des mouvements spontanés. Ces caractéristiques différentielles sont frappantes quand on voit côte à côte des hommes et des femmes adultes, l'utilisation qu'ils font de l'espace où ils se meuvent, qu'il s'agisse de la surface au sol ou du volume en élévation et en amplitude. Les uns occupent un espace moindre que les autres, moins librement, et marquent une propension à s'effacer, à restreindre le déplacement de leurs jambes, de leurs bras. Les autres au contraire tendent à accroître, de leurs genoux largement ouverts, de leurs bras posés sur les dossiers des sièges alentour, de leurs mouvements rapides, l'espace occupé.

Ceci au repos. Il en est de même dans la marche où les hommes occupent le centre des espaces disponibles, repoussant les femmes à la périphérie, où d'ailleurs elles vont de leur propre automatisme (si ce n'est vraiment de leur volonté).

Bien entendu ces caractéristiques différentielles sont d'autant plus marquées chez les hommes qu'ils sont de classe plus populaire, chez les femmes qu'elles sont de classe plus aisée. Car les hommes des classes bourgeoises sont un peu plus proches des femmes par une sorte de réserve et de repli sur soi, en même temps que les femmes des classes populaires sont un peu plus proches des hommes dans leur relative liberté de mouvement. Ces variations existent aussi en fonction du type de civilisation matérielle d'une société car ces traits sont plus visibles et symbolisés plus fortement dans les sociétés les moins riches.

Ces différences dans l'emploi du corps que pratique chaque sexe ne relèvent pas de la volition, ni de la conscience claire, mais par contre elles ne sont pas sans effet sur cette conscience : restreindre son corps ou au contraire l'étendre, l'amplifier sont un rapport au monde en acte, une vision des choses agie.

A quelques semaines de distance, circulant dans les rues d'un quartier d'habitation, une fois à Montréal l'autre fois dans la banlieue de Paris, une fois à 5 heures de l'après-midi l'autre fois à la fin de la matinée, j'ai remarqué deux scènes très ordinaires, fréquentes et finalement identiques.

Chaque fois il s'agissait d'un adolescent mâle, seul. Et qui jouait. Dans les deux cas avec une planche à roulettes, objet dont après une longue éclipse la mode revient aujourd'hui parmi les jeunes mâles. Leur façon de jouer à tous deux était à la fois nonchalante et acharnée et leur but, commun, était de monter quelques marches avec leur jouet. Échec à peu près constant et répété, mais remis en cause incessamment sans manifestations de découragement, et parfois l'effort était couronné d'un succès relatif mais dont on peut penser que le temps qui lui est consacré, visiblement non limité (l'adolescent a devant lui un temps libre indéterminé), visiblement habituellement renouvelé, permettra en définitive d'aboutir à une maîtrise satisfaisante de ce projet. Dans mon propre quartier au centre de Paris, je vois fréquemment de jeunes garçons s'exercer au jeu de la planche comme à d'autres, et hier encore j'ai vu des jeunes

hommes de 17-19 ans franchir sur patins à roulettes des barrages assez élevés de cageots à légumes vides (3 à 5 cageots) à l'aide d'un tremplin improvisé formé d'une porte posée à terre sur des cales, dans une pratique renouvelée, productrice de bien plus d'échecs que de réussites car il s'agit de techniques difficiles, mais dont la liberté d'espace et de temps est la condition *sine qua non* de leur exercice et l'aisance corporelle le résultat à tous coups.

Je n'ai vu qu'une seule fois en quelques années une enfant femelle participer à ces sortes de jeux (et l'observation de ces enfants et adolescents montrait qu'elle était davantage avec eux qu'elle ne faisait partie de leur groupe). Et par ailleurs depuis de longues années je n'ai pas vu dans des rues urbaines fréquentées des enfants femelles jouer à quelque jeu que ce soit. Les jeux de corde et les jeux de balle au mur d'il y a quelques décennies, s'ils se jouent encore dans les villages et les petites villes, ou dans des quartiers très tranquilles, ont disparu des rues du centre. Ces jeux de filles qui consistaient à sauter *sur place* pour éviter une corde en un mouvement vif mais immobile qui maintient le corps sur le même lieu précis, ou à lancer contre un mur et rattraper selon diverses modalités une balle de la taille d'une orange, ou à suivre à terre en sautant sur un pied les cases d'un dessin quadrillé couvrant un espace de deux mètres carrés environ, étaient de plus limités dans le temps par les activités « normalement » requises des petites filles comme aller faire un certain nombre de courses d'alimentation ou s'occuper des plus jeunes enfants. Cette dernière tâche, comme ces jeux, sont implicitement considérés comme une marque de la féminité au point que lorsque nous avions une dizaine d'années l'un de nos camarades qui jouait avec nous tout en surveillant sa petite sœur nouveau-née faisait une chose si incongrue qu'il était considéré, à la façon diffuse propre aux enfants jeunes, comme un futur « pédé ».

La limitation de l'espace redouble celle du jeu lui-même, car les filles jouent dans leur quartier d'habitation, souvent sous les fenêtres mêmes des personnes de leur famille ou amies, exposées à un contrôle non dit mais parfaitement exercé. Ces jeux sont donc caractérisés par une limitation de l'espace et une limitation du temps mais également par une limitation de la liberté mentale qui résulte des deux précédentes, et que de toute façon la surveillance exercée rendrait déjà impossible. Plus, ces jeux impliquent une

pratique du corps orientée vers un espace corporel réduit ; sans doute développent-ils l'équilibre et l'habileté manuelle mais ils réduisent en même temps l'extension possible du corps et de ses mouvements, car ils mettent en œuvre sans cesse un retour sur son propre espace, et de surcroît un espace restreint.

La disposition de temps et d'espace, outils de formation de la maîtrise corporelle, est spécifique aux enfants et adolescents de sexe mâle, et elle ne cesse nullement par la suite.

Ce matin encore je voyais un homme jeune (il avait 24 ou 25 ans) s'exercer à côté de la station d'autobus où j'attendais, à se tenir en équilibre sur le bord d'un banc public, sans y accorder plus qu'une attention distraite, se livrant à un pur exercice physique dont il paraissait quasi absent mentalement, sans doute absorbé par d'autres soucis que celui de se tenir en équilibre sur ce banc. Activité que ne pratiquent pas les femmes dont au contraire les impositions de la société, à la fois de dissuasion et d'injonction, les éloignent systématiquement alors même qu'elles y invitent et y aident les hommes constamment. De la poursuite des boîtes de conserve rencontrées sur leur parcours à coups de pied footballeurs — poursuite souvent collectivement menée —, jusqu'à l'équilibre sur les murs d'enceinte ou la course derrière les bus, trams ou divers camions, les activités de maîtrise de soi-même et de maîtrise du milieu ambiant, d'occupation large de l'espace public, sont le fait des garçons. Les filles en sont *spectaculairement absentes*. Et cette absence signifie que, de cet apprentissage-là, elles sont privées. Et sans doute même exclues.

L'immobilisation des femmes

Il est constant d'entendre des interprétations naturalistes d'une telle situation, explicites ou implicites elles sont considérées comme allant de soi et l'expression même du bon sens.

L'abstention des filles est supposée dériver d'un éloignement « instinctif » de ces activités sans qu'on songe semble-t-il à prendre en considération deux facteurs d'importance dont l'action conjuguée rend impossible ce genre d'exercices. La canalisation d'abord de leur propre corps dans une contenance réservée et une immobilité idéale à laquelle elles doivent tendre, ce qui ne suffirait peut-être pas

à garantir leur manque de maîtrise de l'espace comme de leur propre corps si en même temps la limitation extrême de leur déplacement dans l'espace et la limitation de leur usage du temps n'en assurait la réalisation.

L'emploi du temps des individus femelles est beaucoup plus strictement surveillé que celui des individus mâles. Mais plus encore cette surveillance en ce qui concerne les individus femelles perdure tout au long de la vie, le mari prenant le relais des parents. Et, de surcroît, ce qui est peu noté, les enfants sont d'efficaces contrôleurs de leur mère, toujours en poste, à la fois volontairement — on connaît les réactions de ceux-ci aux allées et venues et absences de leur mère, leur attention jalouse (oui) à sa présence — et involontairement en ce que leur charge, leur soin, leur surveillance reposent entièrement sur la mère dès qu'ils ne sont pas en main des institutions diverses auxquelles ils sont confiés quelques heures, que ce soit l'école, les sports, les mouvements de jeunesse, les groupes religieux ou les familles amies (où d'ailleurs une autre mère...). Le lien aux enfants, cette chaîne imbrisable sauf à encourir l'ostracisme et le mépris tranchant de l'entourage et de la société, est l'un des impératifs sociaux les mieux appliqués et les moins remis en cause. L'efficace de ce double contrôle, volontaire et involontaire, sur les possibles maîtrises de l'espace et du temps par une femme, est redoutable.

Or celles-ci sont au moins corrélatives et probablement constructrices de l'autonomie et de la maîtrise de son propre corps. Ces dernières à leur tour conditionnent l'indépendance d'esprit et l'audace intellectuelle. Et c'est bien en vue d'une telle limitation mentale, de l'apprentissage de la soumission et de l'acceptation de « l'état des choses », que ces dispositions sont prises et maintenues. Que ce soient les enfants des classes aisées européennes, au XVIII^e siècle :

« Toute l'enfance des filles est employée à réprimer chez elles les principes d'action contre la nature, à modérer, à borner son activité et souvent même à l'étouffer. »

« Toujours assise sous les yeux de sa mère, dans une chambre bien close, [elle] n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment de liberté pour

jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge⁹ ».

que ce soit, aujourd'hui, envers toutes les femmes dans une société explicitement fondée sur la soumission des femmes :

« Toutes les activités et actions [des femmes] doivent être programmées en fonction de ce principe. Ne vous éloignez pas de la maison et ne vous en séparez pas. »

« Lors des tous premiers jours de la république, ce fut le corps des femmes qui fut l'objet d'une première tentative de prise de pouvoir [...] Le port du voile, obligatoire pour les femmes et ce, au nom de la "lutte contre la prostitution" constitue l'image la plus frappante de cette domination [...] mentionnons ici un slogan qui fut assez significatif dans ces circonstances : "Ya rusaari ya tusari", ce qui veut dire le voile ou les coups sur la tête. On recourait d'ailleurs ouvertement à la violence [...] on remit à l'honneur les principes dits "de la modestie", par lesquels on détermine la façon de regarder, de rire, de parler et de faire des mouvements en public¹⁰ ».

ou que ce soit dans une ville d'une métropole industrielle où elles viennent entraver le travail salarié lui-même :

« [Le] déplacement territorial de la serveuse est non seulement le signe que les mâles dominent et, par conséquent, que les femmes n'ont pas le droit de contrôler l'espace du bar, mais il complique en outre le travail de la serveuse. »

« Alors qu'il existe un tabou très fort qui empêche les clientes-femmes d'envahir les territoires masculins les plus importants, aucun tabou, ni le pouvoir

9. Ces textes sont des remarques des pédagogues du XVIII^e, ils sont cités par Philippe Perrot, *Le Travail des apparences ou les Transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 1984.

10. Minoo Moallem, *Pluralité des rapports sociaux, similarité et différence. Le cas des Iraniennes et Iraniens à Montréal*, thèse de doctorat de sociologie (Ph. D.), Université de Montréal, 1989. La première de ces citations est extraite par l'auteur de « Les points de vue d'Ayatollah Beheshti sur les femmes », *Zan-e-rooz*, n° 237 (en persi).

très réduit de la serveuse n'empêche les hommes d'envahir son poste. »

« Elle a appris à répondre posément aux injures, aux invitations et aux violations physiques de son espace intime. Elle sourit, rit, repousse les mains avec patience, ne tient pas compte des questions qu'on lui pose et se met hors d'atteinte sans faire d'histoires ¹¹ »,

les limitations physiques et spatiales ne cessent jamais leur pression.

Dans ces conditions, la relation physique qu'entretiennent les hommes et les femmes est factuellement une relation de confrontation dissymétrique. Ils y mettent en œuvre les apprentissages de leur enfance si méthodiquement et constamment pratiqués. Dans les espaces communs, qu'ils soient publics (la rue, les commerces, les cafés, les lieux de divertissement, et encore et toujours la rue...), ou privés (la maison, l'automobile, les domiciles des amis et parents...) les femmes restreignent sans cesse leur usage de l'espace, les hommes le maximisent. Voyez les bras et les jambes de ces derniers qui s'étendent largement sur les sièges, les dossiers, leurs gestes ouverts et parfois brusques dans les déplacements. Au contraire voyez les jambes jointes, les pieds parallèles, les coudes rapprochés, le déplacement mesuré des femmes, même dans leur hâte. Cela devrait fonctionner très bien et c'est le plus souvent ce qui arrive : le minimum d'espace de l'un répondant au maximum d'espace de l'autre. C'est ce que d'aucuns nomment « complémentarité » ou considèrent comme une utilisation « harmonieuse » des disponibilités. Plus simplement on y voit l'effet concret d'une fabrication corporelle qui a appris aux uns la maîtrise de l'espace et l'extension du corps vers l'extérieur, aux autres le repli sur son propre espace corporel, l'évitement de la confrontation physique... et l'attention aux autres comme nous le verrons.

Manifestations de l'impatience physique et occupation de l'espace

Si vous êtes dans un café, un bar, ou un lieu public quelconque où se trouvent des tables, des comptoirs, des surfaces planes nues, vous entendez parfois (souvent) tambouriner sur ces surfaces, marquer des rythmes du bout des doigts, rapides en général, réguliers ou syncopés — musicaux ou simplement rythmiques. Si vous regardez qui frappe ainsi du bout des doigts, ébranlant le plus souvent tout le comptoir, ou la table qui reçoit d'autres personnes, ou le dossier du siège occupé par un autre individu, sans y prêter d'attention, vous remarquerez que toujours ou presque c'est un homme (un homme jeune, un jeune homme, un adolescent) qui pianote de cette façon rêveuse ou semi-attentive, absorbé dans sa propre motricité sans aucun souci des effets que peuvent avoir ses gestes sur son environnement matériel.

De même dans la rue, aux comptoirs des cafés, aux stations d'autobus les mêmes jeunes hommes — et non les jeunes femmes sauf de façon exceptionnelle (en fait rarissime) — agitent en cadence la partie de la jambe qui va du genou au pied dans un très rapide mouvement régulier qui marque, lui, franchement l'impatience. Impatience purement motrice d'ailleurs, car elle ne semble pas du tout les affecter mentalement.

Ces gestes font partie de la sociabilité muette des hommes, ils communiquent à leur entourage à la fois leur présence ET leur désintérêt de la situation présente. Et parfois ces tapotements de doigts accompagnent une conversation avec une femme, ce qui semble un bien sombre pronostic sur la relation qui se déroule sous de tels auspices. Ils manifestent ainsi le poids de leur personne dans une sorte de mise en scène de sa propre importance que ne pratiquent pas les femmes, du moins sous cette forme musculaire, immédiatement corporelle.

La rue, les cafés, les espaces publics sont des espaces bruyants. Ils le sont par les activités qui s'y déroulent, circulations, travaux, mais ils sont par ailleurs le lieu du déploiement volontaire de bruits déclenchés ou émis par les individus mâles. L'usage des sirènes professionnelles par exemple (police, services de secours, voitures gouvernementales...) n'est pas toujours d'absolue nécessité, et le plaisir visible que prennent leurs déclencheurs à ce qui manifeste

11. James P. Bradley, Brenda J. Mann, *Les Bars, les Femmes et la Culture. Femmes au travail dans un monde d'hommes*, Paris, PUF, 1979. (Traduction de *The Cocktail Waitress. Women's Work in a Men's World*, John Wiley and Sons, 1975.)

non seulement leur droit prioritaire à l'espace mais également leur présence (et certes pas muette) fait partie de la quotidienneté urbaine. Les interpellations à voix puissante, les sifflements à significations diverses (amicales, dragueuses ou de simple signal) peuplent l'espace sonore des lieux de plein air. Dans les lieux fermés (cafés, restaurants, bars...), selon les modulations qu'imposent les habitudes de classe, les conversations masculines rendent impossible le plus souvent, par leur volume, les conversations voisines, qu'il s'agisse de tablées d'hommes d'âge mûr en repas d'affaires, de simples camarades qui se retrouvent ou de groupes d'adolescents rassemblés autour de flippers et autres jeux (en eux-mêmes bruyants) pratiqués par eux dans les lieux publics¹².

Le contrôle du volume de la voix est imposé fortement, et tôt, chez les filles. Cette longue restriction rend la prise de parole publique (de meeting, de travail, d'assemblée de quelque nature que ce soit) difficile à la majorité des femmes dont la voix habituée de longue date à la fois à un faible volume sonore *en public* et à un débit précipité, ne porte pas, et n'est souvent pas entendue. De même, dans les espaces publics extérieurs la voix des femmes ne devient forte et ne s'impose qu'en situation d'urgence ou de danger. À l'inverse de celle des hommes, elle n'est pas aisément, ni constamment, présente.

Les outils corporels

Au contraire des êtres humains de sexe femelle dont la construction de la résistance physique est orientée vers le soutien d'autres êtres humains et le maintien de leur existence, les êtres humains de sexe mâle construisent leur résistance dans et sur un monde d'objets, et par l'usage d'outils et d'instruments extérieurs au corps ils visent à la transformation du monde matériel¹³.

12. L'occupation de l'espace sonore par les hommes, les diverses actualisations de ce fait, l'importance de cette libre disposition des espaces publics dans la maîtrise de soi-même et du monde environnant m'ont été rappelées par N.-C. Mathieu. L'essentiel des remarques qui figurent ici à ce propos sont en fait les siennes.

13. La réflexion sur l'usage des outils techniquement les plus avancés a été initiée par Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, XIX (3-4), juil.-déc. 1979. Le regard, totalement neuf, porté sur le rapport entre sexes et niveau technique de l'outillage employé, ceci dans les sociétés de chasseurs cueilleurs mais

L'usage ludique du corps qui joue un si grand rôle dans la formation et la vie des hommes présente un caractère particulier dont sont dépourvues les activités des femmes. Les hommes usent, dans un très grand nombre de cas d'un prolongement matériel de leur corps, d'un objet rajouté dans lequel se projette le mouvement de la machine corporelle, à travers lequel la motricité, les muscles, déploient leur potentialité. L'exercice physique « fait corps » avec, au sens propre de l'expression, une sorte de supplément matériel qui accroît les possibilités du corps. De la planche à roulettes à la boîte de conserve poussée du bout du pied, du ballon projeté habilement ou puissamment au couteau de poche, la liste de ces prothèses masculines est vaste.

Les armes

Avec ce même couteau de poche nous entrons dans un domaine spécifique du prolongement corporel. Il présente la caractéristique notable d'être à peu près totalement l'exclusivité des hommes et d'être de surcroît pratiquement *interdit* aux femmes. Car si les ballons et les planches à roulettes ne sont pas pratiqués par les femmes elles n'en sont pas cependant explicitement et formellement empêchées. Le cas des armes est plus complexe en ce que leur interdiction aux femmes, si elle n'est pas dite, est néanmoins rigoureusement appliquée à travers diverses sanctions auxquelles s'exposent celles qui touchent et manipulent les armes, et un réseau de précautions qui en conserve la disposition, le maniement et l'usage aux acteurs mâles de nos sociétés.

Les armes sont un prolongement corporel d'une efficacité particulière : *elles transforment le monde à distance*. Nous ne faisons pas allusion ici à l'agressivité (supposée naturelle) mais plus simplement et immédiatement au rapport que les armes instaurent au corps propre de celui qui les manipule, d'une part, et à l'espace

dont la portée dépasse cette aire, a changé la perspective classique en ce domaine qui était purement distributive (tel objet / tel sexe d'usager). L'importance qu'elle a dévoilée de l'usage et du non-usage de ces médiations matérielles à l'environnement que sont les outils et les armes, les conséquences qui en découlent dans la vie des individus, a rendu possible une réflexion qui n'aurait pas été envisageable sans cela.

qu'elles intègrent d'autre part. Bref à leur caractère de médiation entre motricité et milieu matériel¹⁴. Plus encore que de la possession des armes il s'agit de leur usage, et précisément de l'expérience de la modification du monde à distance qu'elles entraînent, du prolongement de l'action corporelle bien au-delà des frontières du corps. Là où les hommes expérimentent leur corps à distance, le projettent ou le prolongent à l'aide d'objets divers ou d'armes, et cela depuis les jeux de leur enfance, les femmes ont, elles, l'expérience de la limitation à leur propre espace corporel. Les jeux qu'elles pratiquaient enfants tendent à fermer le corps, à le tourner vers lui-même, à limiter même l'extension possible de celui-ci par un contrôle des gestes, une contrainte de la tenue des bras et des jambes, une restriction des déplacements et la délimitation de zones à éviter.

Dans les sociétés rurales de la Méditerranée et de l'Europe du Sud la chasse est un fait normal, intégré dans la quotidienneté. Et dans les sociétés urbaines, bien que non quotidienne elle reste, avec la possession de fusils toujours à portée de la main, une réalité. Réalité répandue, familière à une importante fraction de la population masculine, ou la concernant même si elle ne la pratique pas. De plus, la chasse est souvent relayée ou remplacée par la pratique des armes en salle de tir ou en terrain d'exercice, le ball-trap est un divertissement pratiqué par les hommes ruraux ou urbains. Dans ces pays les armes sont un fait concret.

Les véhicules

L'usage de l'automobile, prolongement utilisé par les deux sexes au contraire des autres objets corporels, confirme la différenciation sexuelle de l'appropriation de l'espace. L'usage de l'automobile est

14. Ceci a été écrit avant l'attentat de Montréal (décembre 1989) où quatorze femmes ont été abattues par un homme armé d'un fusil semi-automatique de calibre .223. La gravité, l'importance politique de ces meurtres (explicitement revendiqués comme antiféministes) m'incitent à laisser telles quelles, à ne rien changer ni rien ajouter à ces remarques qui visent à montrer l'importance de l'usage des armes dans la différenciation corporelle de sexe. Voir « Folie et norme sociale... » *infra* p. 143.

pour les femmes une pratique à peu près uniquement utilitaire, et sur des distances courtes ou moyennes peu éloignées du domicile, les déplacements des enfants et les courses y occupent une place prépondérante. Les hommes en ont aussi un usage utilitaire, professionnel le plus souvent, mais s'ils circulent également sur des distances courtes et moyennes ils parcourent aussi de longues distances dont en pratique les femmes sont absentes. Si elles s'y aventurent c'est à titre exceptionnel et non régulièrement. Les longs parcours, les grandes distances entre villes, la « route » enfin est occupée par les conducteurs mâles en écrasante majorité. Alors que les abords des villes, l'entrée dans les banlieues montrent un nombre de conducteurs femmes qui approche celui des conducteurs hommes. Par ailleurs l'usage sportif de l'automobile est un fief masculin, à l'exception du type de compétition particulier qu'est le rallye que pratiquent — parcimonieusement — les femmes. Les hommes ont enfin, pour certains d'entre eux, le plus souvent jeunes, et qui ne sont pas des conducteurs professionnels pour autant, une pratique ludique de leur automobile. Pratique peu fréquente chez les femmes pour ne pas dire exceptionnelle.

Le corps pour les autres. La proximité physique

Les deux sexes font l'apprentissage de la proximité physique. Et les deux sexes l'apprennent également dans le corps à corps. Mais ce n'est pas du même corps à corps qu'il s'agit. Et sans doute est-ce là l'un des points clés de l'apprentissage corporel sexué, de ce qui fait un corps de femme et de ce qui fait un corps d'homme et conditionne leur réaction immédiate au monde environnant et aux autres êtres humains.

C'est là que se construisent leur attitude sociale et les pratiques de relation à ceux qui les entourent.

L'apprentissage de la coopération entre pairs, les hommes

Les enfants garçons apprennent à lutter. Certains l'acceptent mal, d'autres le font dans la crainte, la plupart s'y livrent avec délices, mais quelle que soit leur attitude ils doivent presque tous s'y plier.

Des bagarres de petits garçons à la mêlée de rugby, des confrontations d'adolescents à la pratique des sports de combat, de la lutte à la boxe, les hommes apprennent à confronter d'autres corps au plus près. A ne pas craindre ce contact et à le sentir spontané et naturel.

Dans la sphère publique (la rue, le café, les espaces de réunion et de sport) le corps des hommes est proche du corps des autres hommes, depuis le simple côtoiement détendu et plus ou moins intime selon les classes sociales et les sociétés jusqu'au contact physique d'empoignement dans certaines activités (lutte, rugby, football, boxe...¹⁵). Les lieux de détente (bordels, saunas, salles de sports...) y contribuent.

Mais plus : le corps masculin est en même temps construit par ce biais, spontanément *solidaire* du corps des autres hommes. La coopération ludique de la rue que pratiquent les enfants et adolescents continue sous une forme utilitaire dans l'âge adulte. La rue et tous les lieux publics sont l'aire d'exercice de la coopération spontanée et immédiate des hommes. Sans concertation préalable, ni échange verbal, des hommes inconnus les uns des autres soulèvent ensemble une voiture pour la déplacer, transfèrent un matériau lourd d'un endroit à l'autre, coordonnent leurs mouvements pour parer à un imprévu où ils interviennent spontanément. Bref, ils mettent en œuvre une prise en charge commune, et *coordonnée*, d'événements imprévus dans les mille difficultés de la vie quotidienne publique.

Ainsi le corps à corps des hommes est une confrontation avec des *pairs*. Tout antagonistes qu'ils soient dans l'enfance, l'adolescence ou le sport de l'âge adulte, ces combats — car il s'agit bien de

combats — introduisent à la solidarité et à la coopération. La coordination matérielle entre les individus s'y forme. Les hommes ont une connaissance *expérimentale* de la parité, qu'ils mettent en œuvre à chaque moment dans les lieux publics. Car en effet le corps à corps des hommes est une affaire d'espace public. Espace qui est le leur, celui de leur activité et de leur maîtrise, et dont les femmes sont exclues, dont ils excluent les femmes.

L'apprentissage de la dissymétrie, les femmes

Dans cet espace public qui n'est pas le leur, la fabrication du corps des femmes repose sur l'évitement et non pas sur la confrontation. Les enfants filles ont appris à éviter le combat et la lutte physique que les adultes veillent à leur interdire dès l'enfance. Adultes, les femmes sont conditionnées à éviter le contact, ou même la simple proximité. Pas de rugby pour les femmes, mais *pas non plus de flânerie semi-attentive dans un lieu libre, parmi des pairs potentiels*, seulement une marche surveillée parmi des *prédateurs potentiels*. Le corps des femmes est construit coupé des autres corps pairs, isolé et enclavé dans un espace de restriction. L'éducation des femmes vise à la privation de leurs potentialités physiques, ou du moins à une large restriction de celles-ci.

C'est dans l'espace privé que se construit le corps-pour-les autres des femmes. C'est là qu'elles font l'expérience d'un corps à corps bien différent de celui des hommes. La proximité physique leur deviendra tout aussi « spontanée » et « naturelle ». Mais elle sera d'aide et de soutien et non pas d'antagonisme et de coopération. Leurs jeux mêmes sont l'apprentissage du soin à donner aux autres, de l'attention à porter. Tenir des enfants nouveau-nés dans les bras, les conforter, les nourrir leur est demandé très tôt, dans les faits et pas seulement dans le jeu. Elles auront à soutenir d'autres êtres humains, malades ou affaiblis ou vieillissants. A les laver, à les nourrir, à les entourer de soins matériels.

Toutes ces choses composent un long processus. Car si les hommes cessent plus ou moins tôt dans l'âge adulte le combat ludique et sportif, les femmes, elles, *ne cessent jamais*, même dans leur vieillesse, de s'occuper du corps des autres et de le soutenir, hommes, femmes, enfants. Et la proximité qu'elles apprennent *ne*

15. La réticence des hommes à l'entrée des femmes dans la pratique et l'univers du sport, particulièrement quand il s'agit de sports populaires et collectifs, est plus que vive. Le football, le cyclisme sont d'une pratique difficile et ouvertement ou sournoisement empêchés aux femmes (la conquête du cyclisme de compétition est récente). Le rugby reste le domaine de la virilité sacrée et ses pratiquants entendent bien, et le font savoir, qu'il le reste. La boxe est interdite de compétition aux femmes, et dans la boxe française où on distingue deux types de pratique : l'« assaut » et le « combat », ce dernier est interdit aux femmes ; c'est aussi celui où il est permis de porter les coups. (Ces précisions concernant la boxe m'ont été données par Brigitte Lhoenond.) Pour un développement sur les implications du sport et de la compétition en ce qui concerne les femmes, voir : Helen Lenskyj, *Out of Bounds. Women, Sport and Sexuality*, Toronto, Women's Press, 1986.

doit pas être antagonique, jamais. Même si elles sont réticentes, même si elles refusent ces contacts, elles ne pourront pas les transformer en combat. Mais elles ne pourront pas non plus les transformer en coopération. Car leur corps à corps n'est pas égalitaire.

On a fabriqué aux humains femelles un corps « proche » : proche aux enfants, aux malades, aux invalides, aux humains âgés, à la sexualité des hommes¹⁶. La fréquence de l'inceste ne s'explique peut-être pas autrement que par cette disponibilité exigée des femmes mais plus encore, et mieux : apprise, par la soumission inquestionnée, intériorisée, aux personnes de la « famille » et de l'entourage. L'éducation de surcroît leur fabrique un corps résistant aux charges écoeurantes, à la maladie, au nettoyage des autres humains quel que soit leur état, aux excréments (et pas seulement ceux des enfants), à la mort. Le traitement de la nourriture et sa transformation, qui ne sont pas si « propres » que l'imaginent ceux qui ne les pratiquent pas, en font également partie.

Dans cette sphère dite privée, les hommes, inversement à ce qui se passe pour eux dans l'espace public, ont appris l'évitement, ceci aux côtés de femmes qui y pratiquent au contraire l'extrême proximité. En effet les enfants ont accès pratiquement libre au corps de leur mère, il leur est disponible par définition pour s'y jeter, s'y abandonner, s'y agripper, le frapper même. Il en est de même pour l'époux ou le compagnon. Dans cet espace fermé le corps des hommes n'est, lui, accessible que sur demande, ou sur incitation de sa part.

16. On aura bien sûr remarqué que ce texte n'aborde pas la sexualité. C'est pourtant la première chose qui vient à la réflexion lorsqu'on parle de corps sexué. Mais elle y vient trop facilement, et ce n'est qu'elle seule qui vient : elle occupe toute l'attention. La sexualité est sans aucun doute dépendante de, et soumise à, la fabrication du corps comme « corps de femme » et « corps d'homme », mais le corps sexué est autre chose qu'un outil de plaisir et de reproduction, beaucoup plus que l'exercice de la sexualité. Cette question, certes, est de toute première importance. Et ce d'autant plus que les formes socialement imposées de la sexualité construisent à leur tour le corps et qu'elle occupe une place centrale dans les rapports sociaux. Toutefois la perspective adoptée ici est celle du travail social sur le corps humain, de sa quotidienneté, du caractère discret, quasi invisible de ses interventions. L'abord de la sexualité, conduite puissante et fortement investie de sens, à la fois extrême de la contrainte et extrême de la liberté, est l'objet d'un autre article.

Les corps à corps des femmes sont inégalitaires. Elles sont confrontées soit à la faiblesse physique, au chantage affectif, à la pression psychologique. Ou bien au contraire elles le sont à la force, à la contrainte face à des humains qui sont plus forts qu'elles, soit socialement, soit physiquement. *Les femmes n'ont pas libre accès alors qu'elles mêmes sont d'accès libre à tout un chacun.* Leurs confrontations physiques ne sont pas des contacts avec des pairs (entre pairs). Les femmes sont éloignées physiquement de leurs égaux possibles par le manque d'un espace public commun. Elles sont privées de la connaissance expérimentale de la parité.

C'est bien de parité dont il est question, et non de solidarité. L'exercice de la solidarité entre femmes, réelle, constante, est une expérience personnelle, *particularisée*. Ce sont ses amies, ses sœurs, ses voisines, des femmes de sa famille, bref des proches, qui lui donneront un coup de main ou à qui elle donnera un coup de main. Plus, ce coup de main, s'appliquera à des tâches personnalisées, concernant des êtres humains non seulement connus mais familiers. Si les femmes sont solidaires — et elles le sont à un haut degré — elles ne sont cependant les « paires » de personne. Elles ne rencontreront pas, dans un espace public, de façon indéterminée et régulière, des humains inconnus, potentiellement partenaire d'une éventualité imprévisible, en quelque sorte complices bien qu'inconnus, à la fois présents et étrangers, ni dépendants, ni dominants. Car elles sont construites physiquement dans un réseau de dépendance, à la fois d'implication violente et de coupure radicale.

Conclusion

Pour conclure je souhaiterais faire une remarque à première vue paradoxale. L'entreprise de fabriquer aux femmes un corps à la fois fermé sur soi-même et librement accessible, (ce qui n'est pas contradictoire mais bien complémentaire), de l'éloigner du contact avec des pairs et d'en briser l'audace (ou du moins de ne pas la construire...) a des conséquences mentales comme je l'ai souligné à plusieurs reprises dans ce texte.

Mais c'est une entreprise qui n'est pas gagnée à tout coup, et qui de toute façon est longue à mener à bien. On sait que ce n'est pas

avant dix-sept ans que les performances sportives des filles marquent un fléchissement, ce qu'on pourrait dire sous une autre forme : l'intégration des impératifs du genre « femme » et de son idéal corporel ne sont pas réalisés, achevés, dans l'enfance et dans l'adolescence. Il y a quelques mois, une enfant de onze ans, séquestrée, a réussi à s'évader du cinquième étage d'un immeuble en descendant par la façade extérieure, de balcon en balcon, avec une audace, un sang-froid et un courage qui vaudraient à n'importe quel être humain adulte de sexe mâle le témoignage de la plus vive admiration, et qui, curieusement, ne semblent pas avoir frappé outre mesure l'opinion. Angélique, de surcroît, a accompli cet exploit après une journée et une nuit où elle avait été confrontée à la peur, à la contrainte sexuelle, au dépouillement de ses vêtements, elle avait même été attachée¹⁷.

L'indomptabilité et le courage moral de cette enfant qui lui sont particuliers en tant qu'individu, car ils sont étonnants, rares, laissent penser par ailleurs que la réserve et l'accessibilité physique des femmes sont une entreprise de longue haleine. Elles reposent sur un empêchement des potentialités, sur la canalisation de l'énergie de l'individu femelle dans un corps spécifique mais aussi sur la répression de cette énergie et en dernier ressort sur une censure de soi. Ce qui rend la stabilité de ce corps construit incertaine et explique le caractère jamais terminé de cette construction.

Folie et norme sociale

*A propos de l'attentat du 6 décembre 1989**¹

Oui, bien sûr. Éthiquement oui, folie. Affectivement ou psychologiquement oui, folie. Mais socialement, sociologiquement, politiquement ? Car c'est un acte politique. Son auteur l'a dit, explicitement.

Nous n'avons pas la lettre, mais l'autorité constituée a donné les phrases qui en indiquent la teneur, nous précisant même que cette lettre ne contenait nulle grossièreté, nulle injure pornographique. (Mais d'ailleurs, la grossièreté et la pornographie invalideraient-elles l'intention de l'auteur ? Le rendraient-elles « disqualifié » ? Bien évidemment non, ce serait une lettre grossière, mais ce serait la même lettre. Ou bien voudrait-on dire par là que la grossièreté et la pornographie entreraient au contraire dans le « normal » des rapports entre hommes et femmes et, plus justement, du rapport des hommes aux femmes ? Cette question reste ouverte.)

Le fait lui-même, le meurtre de femmes, est ancien, ce ne sont pas

* *Sociologie et Sociétés*, XXII, 1, 1990.

1. Ce jour-là un homme armé entra dans une salle de cours de l'école Polytechnique de l'Université de Montréal. Il ordonnait aux élèves ingénieurs garçons de se séparer des élèves filles. Après quoi il a tiré sur elles, visant à la tête. Puis a continué en changeant d'étage, une série de meurtres qui a duré une demi-heure durant laquelle il a tué quatorze femmes. Il s'est alors suicidé. Il a laissé une lettre d'explication, en forme de manifeste, qui a été longtemps retenue par la police. Celle-ci avait cependant divulgué une partie de son contenu : la haine déclarée des féministes. (Cette lettre a finalement été rendue publique en novembre 1990.)

17. En août 1989, à La Rochelle (France), cf. *Libération*, 3 août 1989.